

## UN COUP D'OEIL SUR LA COMPLEXITÉ DE L'ECRITURE JAPONAISE\*

Par TAKASHI KAMEI\*\*

Depuis quelle époque le Japon a-t-il été habité, comment et d'où les ancêtres de son peuple sont-ils venus, ce sont là des questions qu'il appartient à l'anthropologie et à l'archéologie de résoudre, mais qui, en réalité, ne sont pas encore éclaircies. Une chose est cependant incontestable : les éléments qui composent le peuple japonais actuel ne sont pas simples. Bien qu'on ne puisse pas relever dans l'histoire de notre pays des invasions comparables à celles des Arabes en Espagne ou des Normands en Angleterre, le nombre des gens du Nord qui avaient émigré au Japon en passant par la Corée avant le VII<sup>ème</sup> siècle devait représenter une assez forte proportion de la population totale. La colonie chinoise de Corée avait fourni une partie de ces émigrants. Il se peut donc que les caractères chinois ("Kanji") aient été connus chez nous beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait et utilisés dans certains clans. Il n'en suit pas pour autant qu'ils aient servi tout de suite à transcrire la langue japonaise.

Ces caractères étaient utilisés exclusivement dans les colonies des nouveaux émigrants. Du point de vue de la philologie comparée, nulle affinité n'existe entre celle-ci et le japonais. On ne sait d'ailleurs pas encore à quel groupe linguistique ce dernier appartient. Comme les caractères chinois sont des "logogrammes" pour "la langue isolante" qui est le chinois, il n'était pas possible de ne recourir qu'à eux seuls pour transcrire une langue où les outils grammaticaux sont aussi développés que dans la nôtre. Aussi les Japonais ont-ils inventé des signes phonétiques appelés "Kana", dont il existe deux espèces.

La répartition de ces trois sortes d'écritures ("Kanji" chinois et deux catégories de "Kana") a décidé les styles de la langue écrite. Les textes officiels furent rédigés longtemps en "Kanbun" ("texte chinois"), composé uniquement de "Kanji". Mais la façon japonaise de lire ce genre de texte "chinois" est très particulière : au lieu de les prononcer à la chinoise, nous les lisons comme s'il s'agissait d'un texte japonais. C'est comme si on écrivait : "I love you", et prononçait : "Je t'aime", ou vice versa (c'est-à-dire comme si on écrivait : "I love you", la phrase qui se prononcerait : "Je t'aime"). Je me doute que ce genre de transcription doit paraître bizarre ou même incompréhensible au lecteur étranger. Mais il faut comprendre la nature des caractères chinois. Pour les "Occidentaux", le latin est le latin et n'est pas autre chose. Il est vrai que les Anglais prononcent "néicho" et les Allemands "natsio" le mot "natio". Mais cette différence est plutôt à comparer avec celles qui existent entre divers dialectes chinois. Ce qu'on appelle "Kanbun" au Japon est bien du chinois en tant que texte écrit, mais devient, dès qu'on le lit, du japonais et cela reste valable même pour un texte écrit par des Chinois. C'est que, mis à part quelques bonzes savants qui avaient fait un

\* Cet article est destiné aux non-inuties qui ne sont pas familiers avec la langue et les choses japonaises,

\*\* Professeur de la linguistique,

séjour d'études en Chine et appris le chinois parlé, les Japonais ne connaissaient en général que cette façon de lire. Le "Kanbun" est donc un des styles du japonais écrit, par opposition au "Wabun" qui, lui, est l'expression de la langue purement japonaise. Du reste, des "occidentaux" comprendront difficilement que beaucoup de Japonais aient composé des "poèmes chinois" en "Kanji", avec peu de connaissance de la prononciation chinoise, ni que ces poèmes aient été traditionnellement appréciés en tant qu'œuvres littéraires.

Non seulement savoir les "Kanji", mais pouvoir les écrire, a été l'un des éléments indispensables de la culture pour un Japonais. Même si l'on ne connaît pas la prononciation chinoise, on peut écrire un "texte chinois", pourvu qu'on saisisse le sens de chaque caractère, en rangeant selon la syntaxe chinoise les idéogrammes que sont les "Kanji". Mais les textes ainsi composés sont souvent faussement chinois aux yeux des Chinois. Les Japonais les utilisaient pour les documents officiels et privés ("journal intime" ou "avis"). Ce style de pseudo-chinois a ainsi une longue tradition à lui.

Il en est sorti un style épistolaire particulier, utilisé pour les lettres plus ou moins officielles des hommes jusqu'à une époque assez récente. Aujourd'hui même, quelques personnes âgées l'emploient pour des lettres écrites sur papier japonais avec un pinceau. Mais celles-ci sont difficilement compréhensibles pour les jeunes gens, tant à cause de ce style que des formes stylisées des caractères.

Ce style est d'ailleurs réservé aux hommes. Quand les femmes écrivent au pinceau, elles utilisent le "Hiragana", l'une des deux espèces de signes phonétiques mentionnées plus haut. Harmonieusement sinueux, ces "Hiragana" sont bien adaptés au style épistolaire féminin, surtout pour écrire les mots purement japonais. Car il existe bien deux styles épistolaires, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes. Les hommes emploient plus volontiers des mots chinois et les femmes des mots de formation purement japonaise. La beauté du style du célèbre "Genji Monogatari"<sup>1</sup> doit être attribuée en partie au fait que l'auteur en était une femme. Avant l'introduction de la technique moderne d'imprimerie, toutes les œuvres de femmes-écrivains étaient écrites uniquement en "Hiragana".

Le style couramment employé aujourd'hui est un mélange chinois-japonais. L'origine en est l'écriture mixte qui n'était qu'une retranscription des textes pseudo-chinois: tandis que les substantifs et les racines verbales étaient transcrits en "Kanji", les particules "mots-outils" et terminaisons verbales étaient représentées en "Hiragana". En littérature, elle était utilisée pour les recueils folkloriques ou les épopées du Moyen Age. Mais il faut noter que les "Kanji" occupaient la plus grande partie du texte et que les "Kana" n'étaient qu'accessoires. Les Japonais eux-mêmes l'ont oublié: aujourd'hui chacune des deux écritures occupe une place égale. Mais avant l'introduction d'imprimerie moderne le "Kanji" représentait pour ainsi dire la transcription uniquement en majuscules, et le "Kana" en minuscules. Avec l'alphabet européen, cette méthode serait bizarre, mais avec "Kanji" et "Kana", elle était plus naturelle et harmonieuse.

Le "Katakana" (deuxième espèce de "Kana", la première étant le "Hiragana") est moins un caractère représentant un mot, comme le "Kanji", qu'un signe phonétique. Il était utilisé pour la sténographie des cours de bonzes savants d'une part et pour préciser la prononciation des "Kanji" d'autre part. Autrement dit, le "Katakana" servait à la fois de signe sténographique et phonétique. Aujourd'hui encore nous l'utilisons pour les télégrammes, ce qui est tout à fait conforme à la tradition. Nous l'utilisons aussi pour transcrire les mots étrangers et

<sup>1</sup> Long roman du XI<sup>ème</sup> siècle, écrit par une femme: Murasaki Shikibu.

les onomatopées.

Ce n'est que depuis l'époque de "Meiji",<sup>2</sup> par suite de l'introduction de la technique moderne d'imprimerie, que ce style mixte est devenu ce que nous le voyons aujourd'hui. Il est mixte aussi en ce sens que le "Kanji" d'imprimerie est d'une forme rectiligne, tandis que le "Hiragana" est plutôt sinueux. Si donc un Japonais d'autrefois le voyait, il le trouverait très laid. Il existe bien une typographie de "Kanji" harmonisée avec celle de "Kana", mais elle n'est utilisée en pratique que pour les manuels scolaires. Et ces manuels eux-mêmes n'échappent pas au défaut suivant : le texte imprimé est monotone parce que chacun des "Kanji" et des "Hiragana" occupe la même superficie. En alphabet européen, un texte imprimé peut avoir une certaine harmonie, due à la différence de formes de chaque lettre : "m" est plus bas et large, "l" haut et étroit. La technique moderne d'imprimerie a supprimé la possibilité de cette harmonie en japonais, tandis qu'au temps de la gravure sur bois, le texte avait un aspect tout à fait différent.

\* \* \* \* \*

La langue japonaise est-elle difficile ? La question est absurde : toutes les langues étrangères sont d'autant plus difficiles qu'elles sont plus exotiques. Et d'abord, il n'y a pas de langue qui n'ait, ni prononciation particulière, ni difficulté grammaticale. Mais de façon générale le japonais n'est pas une langue compliquée, du point de vue de sa "structure". S'il est difficile, c'est par l'expression, ou plutôt le style d'écriture ; mais ce qui est surtout redoutable, c'est le "Kanji", et non la langue elle-même.

Le prestige du "Kanji" dans la civilisation d'Extrême Orient est comparable à celui du latin dans le monde occidental. Mais le Vietnam ne l'utilise plus. La Corée, bien que l'influence politique et culturelle de la Chine y ait été très forte et le prestige du "Kanji" beaucoup plus grand qu'au Japon, semble essayer de libérer sa langue de ce fardeau. (La Corée ancienne n'avait pas d'écriture propre, ni de littérature nationale.). Même en Chine, pays d'origine du "Kanji", on le considère aujourd'hui comme un débris d'une civilisation surannée. C'est incontestablement le Japon qui garde l'attitude la plus conservatrice à son égard et oppose une réaction presque anachronique aux mouvements réformateurs. Ceux-ci ne sont pourtant pas complètement absents. Un aspect de la politique culturelle d'après-guerre a été la limitation du nombre des "Kanji" d'usage courant, avec pour objectif final, semble-t-il, la suppression totale du "Kanji". Pour le moment, on se contente d'en limiter le nombre et d'en simplifier la forme.

Certains japonologues "occidentaux" se sont plaint à moi que même cette réforme à échelle limitée leur avait causé de grands ennuis, non seulement parce qu'ils avaient été obligés de ré-apprendre un certain nombre de "Kanji", mais aussi parce qu'ils ne savaient pas exactement quelles formes nouvelles correspondaient aux anciennes. Au Japon même, on constate un phénomène paradoxal : les parents sont obligés de s'incliner devant leurs enfants qui n'apprennent à l'école que des "Kanji" simplifiés et qu'eux-mêmes ont souvent de la difficulté à écrire correctement. L'efficacité de cette simplification des formes est donc très douteuse : il est vrai qu'elle allège un tout petit peu le fardeau que représente le "Kanji" pour les enfants, mais elle ne résoud nullement le problème fondamental. De ce point de vue la limitation du

<sup>2</sup> Le règne de l'Empereur Meiji (1868-1912) a inauguré la modernisation du Japon.

nombre de “Kanji” courants a plus de portée, bien qu’elle reste insuffisante.

Il est naturel que cette limitation artificielle du nombre de “Kanji” ait causé quelques difficultés dans leur usage quotidien. On est allé jusqu’à expulser un mot du vocabulaire courant pour éviter le “Kanji” qu’il contient et qui est en dehors de la liste autorisée. D’où le mécontentement des conservateurs. En théorie, la suppression totale serait la meilleure solution : attachement sentimental et réaction obstinée sont à rejeter. Mais en réalité, même si l’on met hors de cause une tradition déjà millénaire, la suppression brusque et totale des “Kanji”, qui sont tout de même couramment utilisés par 95 millions de Japonais, constituerait une révolution culturelle dont on ne saurait préciser la portée.

Puisque les “Kanji” sont des “logogrammes”, on ne peut pas les comparer simplement avec l’alphabet européen. En français ou en anglais non plus, l’orthographe n’est pas toujours simple et facile. On peut même dire que la composition d’un “Kanji” est rationnelle : beaucoup se composent systématiquement d’un indice sémantique et une marque phonétique. L’absence presque totale d’illettrés au Japon est un phénomène remarquable d’un point de vue mondial. Cela montre bien que ce qui constitue l’incommodité du “Kanji” n’est pas nécessairement la difficulté d’apprendre sa forme, mais son caractère archaïque peu adaptée à la vie et à la civilisation “accéléérées” de l’époque actuelle.

A vrai dire, le “Kanji” est un “logogramme” en Chine, et un idéogramme au Japon. C’est là une des raisons qui compliquent l’adaptation des “Kanji” au japonais. Mais on peut dire en même temps que cette ingénieuse adaptation et l’utilisation parallèle des “Kana” est une expérience culturelle dont on ne trouve pas d’exemples comparables dans l’histoire des écritures humaines.

Je ne suis pas conservateur. Je désire simplement délimiter le problème d’un point de vue scientifique. Je m’intéresse, en tant que philologue, à cette question purement pratique : dans quel sens la réforme de l’écriture doit-elle être dirigée pour rendre celle-ci plus efficace dans la vie pratique ? Sur ce point précis, je suis d’avis que les “Kana” traditionnels sont phonologiquement mieux adaptés au japonais que l’alphabet européen (qu’on appelle d’ailleurs “Roma-ji”). Je ne pense donc pas que la “romanisation” soit absolument nécessaire. Cela ne veut pas dire que je sois partisan de la suppression totale des “Kanji” au profit de la transcription en “Kana”. Si l’on poursuit encore la limitation du nombre des “Kanji” courants, le vocabulaire lui-même en sera affecté. Pour le moment, on ne peut pas plus expulser du japonais les “Kango” (mots chinois) qu’on ne peut supprimer de l’anglais les mots d’origine latine. Théoriquement, un “Kango” est un mot, et un “Kanji” un caractère. En pratique, un “Kango” doit être transcrit en “Kanji” ; sinon, on ne pourra plus distinguer les mots homophones. Même en japonais parlé, nous comprenons les “Kango” en nous aidant des images visuelles des “Kanji”.

Les Japonais ne sont pas puristes. Notre langue est en ce moment envahie de mots anglais. Si cette inondation (qui constitue un phénomène social presque pathologique) avait réussi à nous submerger et à chasser les mots d’origine chinoise, le japonais serait “libéré” des “Kanji”. Mais la nature même de la langue retardera longtemps encore ce jour de “libération”, si jamais il arrive.

Dans l’état actuel des choses, le japonais demeure une langue très difficile à aborder pour un étranger a cause des “Kanji”. Pour le moment, personne n’y peut rien. Sachez pourtant que nous mêmes aujourd’hui le regrettons, d’autant plus que le monde va de plus en plus en rapetissant.

Si l'on peut affirmer le fait paradoxal que le "Kanji" a abaissé le taux des illettrés dans mon pays, je voudrais terminer cet exposé en formant un voeu : je souhaite que un jour vienne où l'ideogramme rationalisé sera devenue le système de la langue absolument optique indépendante de toutes les langues naturelles et où il sera possible de se passer de la langue parlée pour la communication officielle ou internationale, car le progrès des techniques d'expression ne signifie pas l'appauvrissement du contenu de pensée.